

Irénée de Lyon, lecteur des Présocratiques ?

▼ **RÉSUMÉ** L'original grec de l'*Adversus haereses* d'Irénée de Lyon est perdu depuis très longtemps. Seules subsistent les traductions latine, complète en cinq livres, et arménienne avec les seuls deux derniers. Dans l'unique manuscrit arménien, nous lisons au chapitre 20.1 du livre V le mot եւթնստեան (« qui a sept branches ») auquel correspondent dans les manuscrits latins les mots *eptamyxos*, *eptomyxos* ou *eptonixos*. Ces adjectifs qualifient respectivement աշտանակ et *lucerna*, mots qui signifient candélabre ou lampe. Nous ne savons pas quel était exactement le mot grec que le traducteur arménien a traduit et que le traducteur latin n'a fait que transcrire, et que certains copistes ont altérés. Cette différence de traitement nous interroge. Si le terme grec signifiait « qui a sept branches », la traduction en latin n'était pas une difficulté. Et si, à raison, le traducteur latin n'a pas traduit, pourquoi l'arménien l'a-t-il fait ? Les compréhensions divergentes du terme grec sont le point de départ de la présente étude. Nous disposons de deux indices pour tenter d'apporter une réponse. D'une part, il existe une seconde occurrence du mot եւթնստեան dans l'œuvre d'Irénée. Elle est située dans l'*Epideixis*, au chapitre 9, où l'auteur christianise la description de la cosmologie païenne en sept cieux concentriques, comme autant de grottes imbriquées. D'autre part, le mot translittéré *eptamyxos* lu dans les manuscrits de la tradition latine, parfois aussi orthographié *eptomyxos* ou *eptonixos*, transcrit possiblement ἐπτάμυχος (« qui a sept cavités »), un mot que la *Suda* associe à l'œuvre cosmologique du mythographe présocratique Phérécyde de Syros (Φερεκύδης). Ces deux faits ont un point commun : la cosmologie. Mais si le latin translittère ἐπτάμυχος (« qui a sept mèches »), cela nous oriente vers les lampes à huile de l'antiquité dont on faisait brûler les mèches. Bien que cette lecture soit compatible avec եւթնստեան աշտանակ, le chandelier à sept branches, c'est-à-dire la *menorah*, elle n'explique pas pourquoi le

Gabriel Kepeklian  0000-0001-7532-3865 • Institut des civilisations, arts et lettres (INCAL), Centre d'études orientales – Institut orientaliste de Louvain (CIOL), Louvain-la-Neuve, Belgium (gabriel.kepeklian@uclouvain.be)

Cite this article: Gabriel Kepeklian, 'Irénée de Lyon, lecteur des Présocratiques ?', *Matenadaran: Medieval and Early Modern Armenian Studies (MEMAS)*, 1.1 (June 2024), 79–91
<<https://dx.doi.org/10.1484/J.MEMAS.5.142263>>

DOI: 10.1484/J.MEMAS.5.142263

This is an open access article made available under a CC BY-NC 4.0 International License.
© 2024, Brepols Publishers n.v. Published by Brepols Publishers.

traducteur latin n'a pas traduit précisément ce mot grec et pourquoi Érasme, dans son *editio princeps* de la version latine a préféré ἐπτάμυχος.

Donc si le parallèle cosmologique n'est pas une simple coïncidence, est-il possible qu'Irénée ait connu l'œuvre de Phérécyde ? nous ne pouvons le corroborer et la question demeure, spéculative et ouverte.

▼ **ABSTRACT** The Greek original of Irenaeus of Lyon's *Adversus haereses* was lost very long time ago. Only a Latin translation, complete in five books, and an Armenian translation, with only the last two books, have survived. In chapter 20.1 of Book V of the unique Armenian manuscript, we read the word եւթնստեան ("with seven branches") to which in the Latin manuscripts correspond the words *eptamyxos*, *eptomyxos* or *eptonixos*. These adjectives describe աշտանակ and *lucerna* respectively, words meaning candelabra and lamp. We don't know exactly which Greek word the Armenian translator translated, the Latin translator merely transcribed, and some copyists altered. This difference in treatment raises questions. If the Greek word meant "with seven branches", the Latin translation was not to be a problem. And if, for a good reason, the Latin translator did not translate, why did the Armenian? The divergent understandings of the Greek term are the starting point for the present study.

We have two clues to try to provide an answer. On the one hand, there is a second occurrence of the word եւթնստեան in Irenaeus's work. It is in the *Epideixis*, in chapter 9, where the author Christianizes the description of pagan cosmology in seven concentric heavens like as many interconnected caves. On the other hand, the transliterated word *eptamyxos* read in manuscripts of the Latin tradition, sometimes also spelled *eptomyxos* or *eptonixos*, possibly transcribes ἐπτάμυχος ("with seven cavities"), a word that the Suda associates with the cosmological work of the pre-Socratic mythographer Pherecydes (Φερεκύδης) of Syros. These two facts have one thing in common: the cosmology. But if the Latin transliterates ἐπτάμυξος ("with seven wicks"), this directs us towards the oil lamps of antiquity, the wicks of which were burned. Though this reading is compatible with եւթնստեան աշտանակ, the seven-branched candlestick, i.e. the menorah, it does not explain why the Latin translator did not translate the Greek word precisely, and why did Erasmus in his *editio princeps* of the Latin version prefer ἐπτάμυχος.

So if the cosmological parallel is not a mere coincidence, is it possible that Irenaeus knew Pherecydes' work? We cannot corroborate that, and the question remains speculative and open.

▼ **MOTS CLEFS** Irénée de Lyon, Phérécyde de Syros, *Adversus haereses*, cosmologie, candélabre, menorah, Présocratique, եւրնսստեան, έπτάμυχος.

▼ **KEYWORDS** Irenaeus of Lyons, Pherecydes of Syros, *Adversus haereses*, cosmology, candelabra, menorah, pre-Socratic, եւրնսստեան, έπτάμυχος.

▼ **ISSUE** Volume 1.1 (June 2024)

1. Introduction

C'est à la fin du II^e siècle qu'Irénée écrit en grec les cinq livres de son œuvre Ἐλεγχος καὶ ἀνατροπὴ τῆς ψευδωνύμου γνώσεως plus connue sous son nom latin *Adversus haereses*. L'original grec est perdu bien avant la fin de premier millénaire. Une traduction latine complète date probablement de la fin du IV^e siècle. Les deux derniers livres existent dans une traduction arménienne du VI^e ou VII^e siècle, leur unique témoin est conservé au Matenadaran sous la cote M3710. Un tel triangle linguistique (grec, latin, arménien) est une configuration stimulante qui, par ses choix, variations ou différences, cache parfois une énigme que le lecteur attentif peut chercher à résoudre. En préparant l'édition critique de la version arménienne du cinquième livre (Kepeklian 2021; Irenaeus 1910), l'expression եւրնսստեան աշտանակ / *candélabre à sept branches* a attiré mon attention du fait de la rareté de l'adjectif եւրնսստեան / *à sept branches* dans les textes en arménien classique, qu'ils s'agissent d'œuvres originales ou de traductions.

2. Le candélabre à sept branches

L'histoire du candélabre à sept branches, que le Talmud interdit de représenter (Goodenough 1953, III, 71), est quasiment légendaire depuis Moïse, qui le fit réaliser selon la description qu'il reçut de Dieu (Ex 25 ; 37), la prise de Jérusalem par le roi babylonien Nabuchodonosor (II R 24, 10) en 587, sa réapparition à Rome pour le triomphe de Titus en 70, jusqu'à son vol par les Vandales de Genseric lors du sac de Rome en 455. Qu'il fût volé par Nebuzaradân (II R 25, 15), le capitaine des gardes de Nabuchodonosor, ou caché par Dieu avec d'autres objets sacrés jusqu'à la restauration eschatologique du Temple (Ginzberg 1998, vol. 3, 159–161), sa signification dans le judaïsme ancien insiste sur la lumière qu'il répand, comme sur sa figure messianique et cosmologique (Dulaey 1983, 6–8).

Les chrétiens ont conservé ce symbole. Même s'il est absent du *Nouveau Testament*, l'Apocalypse y fait quelques références plus ou moins directes (notamment Ap 1, 4, 12–13 ; 3, 1 ; 4, 5 ; 5, 6). La symbolique judaïque du candélabre « devait être évidente aux yeux des premiers lecteurs de Jean » (Dulaey 1983, 9) parmi lesquels Irénée qui avait reçu l'enseignement de Jean de la bouche même de Polycarpe, institué premier évêque de Smyrne par le même Jean.

À la fin du chapitre 20.1 du livre V de la version arménienne de l'*Adversus haereses*, nous lisons (Kepeklian 2021, 236) :

Արդ եկեղեցւոյն քարոզութիւն ճշմարիտ եւ առանց եղծանելոյ եւ հաստատուն է, առ որում մի եւ նոյն փրկութեանն ճանապարհ ի բոլոր աշխարհիս ցուցանի, քանզի սմա հաւատացաւ յոյսն Աստուածոյ: Եւ վասն այսորիկ. Իմաստութիւնն Աստուածոյ, ի ձեռն որոյ ապրեցուցանէն զմարդիկ, յելս ճանապարհաց զովի եւ հրապարակաւ համարձակութիւն բերէ. ի վերայ ծայրից պարսպացն քարոզի եւ ի դրունս քաղաքաց զքաջալերութիւն ասէ: Քանզի ամենայն ուրեք եկեղեցի քարոզելով զճշմարտութիւնն. եւ սա է եւթնստեան աշտանակ որ զԶրիստոսին բարձեալ կրէ զոյսն:

J'en propose la traduction suivante :

La prédication de l'Église est donc véritable et incorrompue et ferme, en laquelle un unique et même chemin de salut est révélé dans le monde entier, car la lumière de Dieu lui est confiée. Et c'est pour cela que « la Sagesse » de Dieu, grâce à laquelle il sauve les hommes, « est louée sur les chemins, porte l'audace sur les places publiques, est proclamée au sommet des remparts et parle avec courage aux portes des villes » (Pr 1, 20–21). Car l'Église prêche partout la vérité, elle est le *candélabre à sept branches* qui porte la lumière du Christ.

L'adjectif եւթնստեան est composé de եւթն / sept, de nuun / branche et de եան / un suffixe d'adjectif. Il signifie donc « qui a sept branches ». Quant au substantif աշտանակ, d'un emploi fréquent, il se traduit par flambeau. La traduction est alors claire, il s'agit du candélabre à sept branches, la *menorah* juive décrite avec précision dans l'*Exode* au chapitre 25 :

Tu feras un candélabre d'or pur ; le candélabre, sa base et son fût seront repoussés ; ses calices, boutons et fleurs feront corps avec lui. Six branches s'en détacheront sur les côtés : trois branches du candélabre d'un côté, trois branches du candélabre de l'autre côté. La première branche portera trois calices en forme de fleur d'amandier, avec bouton et fleur ; la deuxième branche portera aussi trois calices en forme de fleur d'amandier, avec bouton et fleur ; il en sera ainsi pour les six branches partant du candélabre. Le candélabre lui-même portera quatre calices en forme de fleur d'amandier, avec bouton et fleur : un bouton sous les deux premières branches partant du candélabre, un bouton sous les deux branches suivantes et un bouton sous les deux dernières branches – donc aux six branches se détachant du candélabre. Les boutons et les branches feront corps avec le candélabre et le tout sera fait d'un bloc d'or pur repoussé. Puis tu feras ses sept lampes (*Bible de Jérusalem* 1998, Ex 25, 31–37a).

Cette description est reprise au chapitre 37 et légèrement augmentée avec le détail suivant :

avec leurs mouchettes et leurs cendriers d'or pur (*Bible de Jérusalem* 1998, Ex 37, 23).

La Bible évoque le candélabre dans plusieurs autres passages, mais avec moins de détails. L'un d'eux insiste sur l'importance du nombre sept.

Et il me dit : Que vois-tu ? Je répondis : Je regarde, et voici : il y a un lampadaire tout en or, avec un réservoir à son sommet ; sept lampes sont sur le lampadaire ainsi que sept becs pour les lampes qui sont dessus (*Bible de Jérusalem* 1998, Za. 4, 2).

Il ressort ainsi que l'expression եւթնստեան աշտանակ « candélabre à sept branches » est une traduction qui ne s'accorde pas complètement aux textes vétérotestamentaires. Ceux-ci associent le nombre sept à la lumière : « sept lampes » ou « sept becs pour ces lampes » tandis que lorsque les branches sont dénombrées explicitement, elles sont six. En l'absence d'une citation grecque du passage de l'*Adversus haereses*, je me suis demandé s'il serait tout de même possible de savoir ce qu'Irénée avait écrit ? L'étude des traditions indirectes qui suit tente de s'approcher spéculativement de la pensée de l'auteur pour répondre à cette question.

3. L'apport de l'École hellénophile

La version arménienne de l'*Adversus haereses* d'Irénée de Lyon appartient à l'École hellénophile (Mercier 1978, 59–75). Les emprunts directs et les créations de sens nouveaux pour des termes existants y sont rares. En revanche, des procédés d'invention y favorisent un enrichissement lexicographique spécialisé alors qu'il peut aussi exister des termes adéquats propres à la langue arménienne. Gohar Muradyan distingue trois procédés : les calques, les semi-calques et les composés qui tous produisent des néologismes reflétant des structures différentes des mots grecs sous-jacents (Muradyan 2012, 42). Les calques ont un préfixe grec traduit par un préfixe arménien, les semi-calques traduisent le préfixe par d'autres moyens, quant aux composés, ils n'ont pas de préfixe. Par exemple, եւրգործութիւն (énergie) est un calque de ἐνέργεια, ἀναφέρω (apporter) a pour semi-calque ի վերայ բերել et տնտարեւութիւն (économie) est un composé qui traduit fidèlement οἰκονομία.

Nous avons vu plus haut que եւթնստեան est un composé que le traducteur a certainement forgé. S'il l'a fait pour traduire un mot grec, ce dernier doit évidemment signifier « qui a sept branches » et dériver d'un mot comme κλάδος, κλήμα ou encore βλαστός qui signifie « branche », et des témoins devraient pouvoir se lire dans la LXX, le Nouveau Testament ou des écrits théologiques. Or un tel dénominatif grec n'existe pas, du moins dans l'état de nos connaissances. De plus, nous allons voir qu'il n'est pas question de branches mais de lampes ou de lumières. Le mot եւթնստեան est donc un composé purement arménien.

4. La tradition latine

Ce qui surprend de prime abord dans les témoins de la tradition latine de l'œuvre d'Irénée, c'est la présence d'un mot grec, simplement transcrit, là où le traducteur arménien traduit et écrit եւթնստեան.

Il subsiste aujourd'hui neuf manuscrits de la version latine (C = *Claromontanus* = *Berolinensis* lat. 43 – IX^e siècle ; A = *Arundelianus* 87 – 1166 ; O = *Ottobonianus* lat. 752 – 1417 ; Q = *Vaticanus* lat. 187 – ca 1429 ; R = Vat 188 – 1447–1455 ; S = *Salmanticensis* lat. 202 – avant 1457 ; V = *Vossianus* lat. F 33 – 1494 ; H = *Holmiensis* A 140 = *Petavianus* 132 – ca 1510 ; P = *Ottobonianus* lat. 1154 – ca 1530) auxquels il faut ajouter l'édition *princeps* latine d'Érasme (ε = *Princeps* – 1526).

Sans les avoir tous consultés, ce que j'observe est déjà très significatif. Le mot grec est transcrit, mais pas de façon uniforme : dans C, nous lisons *eptamyxos lucerna*¹ ; dans P, *eptomyxos lucerna*² ; dans O, *eptonixos lucerna*.³ Avec l'avènement de l'imprimerie, la tradition latine prend un nouveau tournant. Dans l'*editio princeps* qu'Érasme prépare à partir de trois manuscrits latins⁴, nous lisons *ἐπτάμυχος lucerna* (Irenaeus 1528, 319) et dans une note marginale, *id est septe(m) caliculos habe(n)s*, c'est-à-dire avec sept petites coupes, il s'agit probablement des coupelles dans lesquelles était versée l'huile. Le savant de Rotterdam part de la transcription latine pour proposer une graphie grecque. À sa suite, les grandes éditions savantes feront de même, toutefois avec des orthographes variées : *ἐπτάμυκος lucerna* pour Feuardent (Irenaeus 1639, 466) et Harvey (Irenaeus 1857, vol. 2, 379) ; *ἐπτάμυξος lucerna* pour Massuet (Irenaeus 1710, 317). Dans l'édition critique de la tradition latine (Irénee 1969), le P. Adelin Rousseau opte pour *ἐπτάμυξος lucerna*.

Le traducteur latin n'a pas traduit le mot dont les différentes transcriptions attestées dans les manuscrits montrent que les scribes peinaient probablement à trouver une juste restitution. Mais la note marginale d'Érasme nous apprend que les érudits savaient en donner une interprétation, et l'humaniste hollandais nous oriente vers une autre traduction, éloignée des sept branches.

Après le cardinal *ἐπτά* / sept, nous avons trois possibilités selon les éditeurs : *ἐπτάμυχος* (*Editio princeps*) de *μυχός* / cavité ; *ἐπτάμυκος* (Feuardent, Harvey) de *μυκός* / sale (i.e. muqueux) ; *ἐπτάμυξος* (Massuet, Rousseau) de *μύξα* / mucosité ou mèche d'une lampe, ou, si *μύξα* = *μυκτήρ* / bec. Les deux dernières possibilités sont à rapprocher, la mucosité pouvant être la mèche qui coule du nez. Nous avons donc le choix entre sept *μυξός* / becs ou mèches de lampe, et sept *μυχός* / cavités. Plusieurs sources permettent d'enrichir les dossiers latin et grec. Les unes sont lexicographiques : le *Thesaurus Linguae Latinae*⁵, la dernière édition du dictionnaire de Pierre Chantraine (Chantraine 1983, 726) ; les autres scientifiques parmi lesquelles l'étude d'Ysabel de Andia sur la *menorah* (de Andia 2021, 175–176) est particulièrement utile. Il ressort que d'autres auteurs latins ont utilisé l'adjectif grec sans le traduire, à l'instar du traducteur d'Irénee. Par exemple chez Ambroise de Milan, nous

1 Ms. Phill. 1669, Corbie – IX^e siècle – Berlin – folio 230v.

2 *Ottobonianus* lat. 1154 – ca 1530 – Vatican – folio 221r.

3 *Ottobonianus* lat. 752 – 1417 – Vatican – folio 184v.

4 Ces trois manuscrits sont aujourd'hui perdus. Deux provenaient de bibliothèques de monastère, l'un d'eux de Hirschau, et le troisième lui fut envoyé de Rome par l'imprimeur-libraire Johannes Fabri.

5 https://tll.degruyter.com/article/6_3_14_heptamyxos_v2007. (page consultée le 9 septembre 2023).

lisons *in eptamyxo spiritu* / *dans l'Esprit Saint à sept mèches*⁶. Enfin, le mot *ἐπταμύξους* apparaît dans une inscription grecque de l'époque romaine décrivant les chandeliers à sept branches, en tant que mobilier des synagogues (Van Buren 1908, 195–197). Le P. Adelin Rousseau ne donne pas la raison du choix *ἐπτάμυξος*, mais en traduisant en français par « candélabre à sept lampes » (Irénee 1969, 257) il est clair qu'il s'appuie sur la signification de *μύξα*, comme Massuet avant lui. Alors que le *ἐπτάμυξος* candélabre reçoit beaucoup de suffrage, je préfère pour ma part suivre Erasme : *ἐπτάμυχος* n'est-il pas la *lectio difficilior* ?

5. La tradition arménienne

L'adjectif *եւթնստեան* n'est pas un hapax dans les traductions arméniennes des œuvres d'Irénee. Il est employé une seconde fois au chapitre 9 de la *Démonstration de la prédication apostolique*, un ouvrage dont on n'a longtemps connu (Eusèbe de Césarée 2003, 304) que le titre grec *Ἐπίδειξις τοῦ ἀποστολικοῦ κηρύγματος*⁷ avant la découverte en 1904 du M3710 où il figure à la suite de l'*Adversus haereses* avec le titre Յոյցք Առաքելական քարոզութեանն. La transcription qui suit a été faite à partir du manuscrit car l'*editio princeps* contient quelques erreurs⁸ (Irenaeus 1907, 8). La ponctuation est celle du manuscrit.

Իսկ աշխարհս եւթն պարունակի երկնիք յորս զաւրութի(ւն)ք անթիւք եւ հրեշտակք եւ հրեշտակապետք բնակեն. սպաս պաշտաման տանելով ամենակալին եւ ամենեցունն հաստչի ա(ստուածո)յ ոչ իբրու կարաւտի այլ զի եւ նոքա մի իցեն անգործք [226v] եւ անշահք եւ ապիզարք: Եւ վասն այսորիկ հոգին ա(ստուածո)յ ներգոյով շատ է եւ յեւթն պաշտամանց ձեւս հաշուեալ լինի յԵսայեա մարգարէէ հանգուցելոց յորդին ա(ստուածո)յ. այսինքն է բանն յըստ մարդն նորա զալստեանն: Եւ քանզի հանգիցէ, ասէ, ի վերա նորա հոգի ա(ստուածո)յ հոգի իմաստութեան եւ իմացութե(ան), հոգի խորհրդոյ եւ զաւրութեան եւ բարեպաշտութե(ան), լցուցէ զնա հոգի երկիւղի ա(ստուածո)յ: Արդ առաջինն ի վերուստ երկին, որ ներպարունակէն զայս իմաստութիւնն: Եւ երկրորդ ի նմանէ իմացութեանն. իսկ երրորդն խորհրդոյ: Եւ չորրորդն ի վերուստ ի հաշիւ* անկելոյն զաւրութեան: Եւ հինգերորդն զիտութեան. եւ վեցերորդն բարեպաշտութեան: Եւ եւթներորդս այս ըստ մեզս հաստատութիւնս լի երկիւղի այսր հոգւոյս լուսաւորչիս զերկինս, զի զաղափարն էամ Մովսէս աշտանակ եւթնստեան հանապազն փայլելով ի ս(ու)րբսն: Քանզի զաղափար երկնից էամ զպաշտաւնն: Ըստ որում Բանն նմա ասէ արասցես ըստ ամենայն զաղափարի որոց տեսերն ի լերինն:⁹

6 Ambroise 1866. *De Apologia David*, CSEL 32:2 Ambrose, Opera, Vienne. 9, 49 (CSEL 32, 2, p. 393, lignes 6–7). <https://archive.org/details/corpuscriptoru13wiengoog/page/393/mode/2up> (page consultée le 9 septembre 2023).

7 Ce texte aussi appelé plus brièvement l'*Epideixis* a été rédigé à la fin du II^e siècle.

8 Par exemple, *անթիւք*, le huitième mot du chapitre 9, est manquant.

9 M3710, folio 226r, ligne 19 à folio 226v, ligne 20.

* ܚ ܠܡܠܚܝܢ n'est pas compréhensible. Il semble que ce soit une mauvaise lecture d'une abréviation du mot ange au génitif : ܠܡܠܚܝܢܝܬ.

Voici une traduction au plus près du texte :

Mais ce monde-ci est entouré de sept cieux dans lesquels d'innombrables puissances, des anges et des archanges séjournent en offrant un culte au Dieu tout-puissant et créateur de toutes choses, non pas qu'il en ait besoin mais afin qu'eux aussi ne soient pas désœuvrés, inutiles et rejetés. C'est pourquoi l'Esprit de Dieu se trouve multiple et est dénombré par le prophète Isaïe en sept formes de culte qui reposent sur le Fils de Dieu, c'est-à-dire le Verbe dans sa venue en tant qu'homme. Car il dit : « L'Esprit de Dieu reposera sur lui, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil, de puissance et de piété, l'Esprit de crainte en Dieu le remplira » (Is 11, 2). Or, le premier ciel à partir du haut, celui qui englobe les autres, <est> la sagesse, et le deuxième <à partir> de lui <est le ciel> de l'intelligence, et le troisième du conseil, et le quatrième, à partir du haut, de la puissance de l'ange qui fut déchu, le cinquième de la connaissance, le sixième de la piété. Et ce septième, notre firmament, est plein de la crainte de l'Esprit qui illumine les cieux. Car Moïse a pris le modèle du candélabre à sept branches qui brille continuellement sur les saints parce que la forme des cieux a reçu le culte, comme le lui dit le Verbe : « Tu le feras d'après tout le modèle de ce que tu as vu sur la montagne » (Ex 25, 40 et Hé 8, 5).

L'intérêt du chapitre 9 réside dans la lecture chrétienne qu'Irénée fait d'une cosmologie en sept cieux concentriques qui n'est pas sans rappeler la description qu'il donne des sept cieux des Gnostiques dans le premier livre de l'*Adversus haereses*¹⁰. Avec sept cieux, Irénée s'écarte de la cosmologie juive qui n'en compte que trois : le ciel atmosphérique, le ciel céleste et le ciel divin. Le troisième ciel, considéré comme le lieu de la présence de Dieu et le domicile des anges, est celui auquel fait référence l'apôtre Paul dans sa seconde lettre aux Corinthiens (*Bible de Jérusalem* 1998, II Co 12, 2) : « Je connais un homme dans le Christ (...) cet homme-là fut ravi jusqu'au troisième ciel. ». Et les anges déchus sont emprisonnés dans le deuxième ciel (Ginzberg 1998, vol. 1, 59). Dans la cosmologie dépeinte par l'évêque de Lyon, l'ange qui était au quatrième ciel fut déchu. La différence est fondamentale comme l'enseignait Jésus à ses apôtres, ce que l'évangile de Luc rapporte ainsi : « Il leur dit : je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair » (*Bible de Jérusalem* 1998, Lc 10, 18). Une parole qui fait écho à cette autre dans l'évangile de Jean « C'est maintenant le jugement de ce monde ; maintenant le Prince de ce monde va être jeté dehors » (*Bible de Jérusalem* 1998, Jn 12, 31).

Environ un demi-siècle après la rédaction de l'*Epideixis*, Origène, dans son œuvre *Contre Celse*, défendait qu'en aucun endroit des Écritures, il n'est dit qu'il y ait sept

10 « Ces sept cieux sont, selon eux, de nature intelligente : ce sont des anges, enseignent-ils. Le Démoniaque lui aussi est un ange, mais semblable à un Dieu. De même le Paradis, situé au-dessus du troisième ciel, est, disent-ils, le quatrième archange par sa puissance, et Adam reçut quelque chose de lui, lorsqu'il y séjourna ». Traduction d'Adelin Rousseau de la fin du chapitre 5.2.

cieux (Origène 1964, VI.XXIII). Le chapitre 9 de l'*Epideixis* est donc particulièrement singulier. Nous pouvons encore remarquer que les cieux y sont comptés dans un sens inverse de leur ordre dans les cosmologies égyptienne ou grecque. Irénée donne le premier rang à leur septième et dernier ciel, généralement considéré comme le plus haut.

Il semble que les sources de la tradition arménienne contenant l'adjectif երթնստեան se limitent presque exclusivement aux écrits de l'évêque de Lyon. Cela peut se vérifier par la consultation des deux grands dictionnaires d'arménien classique connus pour donner de nombreuses citations d'œuvres patristiques.

Au début du XVIII^e siècle, l'évêque polonais Stefan Stefanowicz Roszka (1670–1739) est l'auteur d'un certain nombre d'œuvres originales ou de traductions restées inédites à l'exception de sa *Chronique* (Roszka 1964). Son *opus magnum* est un imposant dictionnaire bilingue¹¹. La partie arménien-latin de ce *Thesaurus linguae Armeniorum* (Գաւնձ հայոց լեզուի կամ բառարան) est riche de citations. Le lemme Երթնստեան¹², traduit en latin par *septem ramorum*, y est assorti de la citation suivante : Երթնստեան աշտանակն սա է որ գժրիստոս, attribué explicitement à Irénée de Lyon. Ce que confirme la lecture du texte original dans le livre V de l'*Adversus haereses* : սա է երթնստեան աշտանակ որ գժրիստոսին¹³.

Le dictionnaire de Venise possède un lemme très proche : Երթնստեայ. Sa définition renvoie au commentaire d'Ephrem sur l'*Exode* relatif à la description de la *menorah* (NBHL 1836–1837, vol. 1, 708b) : Երթնստեայն (կամ երթնստեան) աշտանակն. Mais elle ne cite pas Irénée. L'évêque de Lyon était inconnu à ces auteurs, comme la lecture des notices introductives du dictionnaire nous l'apprend. Nous lisons ainsi Իրեն: Որ երեսի լինել Իրենէոս ոմն մատենագիր, գոր 'ի վկայու 'ի կոչեցաք' 'ի փոխ առեալ 'ի հատուածոց բառարանի ստեփաննոսի լեհացոյ (NBHL 1836–1837, vol. 1, 13a). Ce que je traduis : « Iren. qui semble être Irenēos, un écrivain, que nous avons appelé [ainsi] dans les citations empruntées aux articles du dictionnaire de Step'annos le Polonais ». Les Mékhitaristes de Saint Lazare de Venise possédaient un exemplaire du *Thesaurus linguae Armeniorum* et l'utilisaient comme source pour leurs travaux lexicographiques ; mais leur bibliothèque ne contenait aucun manuscrit des écrits de l'évêque de Lyon. Aujourd'hui, l'exemplaire du *Thesaurus* se trouve à Vienne, catalogué V 6. Il est particulièrement précieux car il s'agit de l'original de la main de Roszka. Ce dernier pouvait avoir lu Irénée dans l'un ou l'autre des manuscrits latins conservés au Vatican lorsqu'il y faisait ses études. Mais il est plus probable qu'il ait eu accès à un exemplaire de la version arménienne, car les citations qu'il donne dans son dictionnaire sont bien trop proches du texte du M3710 pour être une rétroversion du latin vers l'arménien classique. Je présenterai cela dans un futur article.

¹¹ Roszka, Step'annos, ca 1700–ca 1730. *Գաւնձ Հայոց լեզուի կամ Բառարանի Ստեփաննոսի լեհացոյ* (Trésor de la langue arménienne ou dictionnaire de Step'annos). Ce dictionnaire n'a jamais été publié.

¹² BzAn 424A, folio 167v, col a.

¹³ M3710, folio 186r, lignes 22 à 23.

6. Le triangle

Le triangle linguistique (grec, latin, arménien) formé par les différentes traditions de l'œuvre d'Irénée de Lyon révèle donc un désaccord sur la transcription d'un mot grec que les scribes latins ont copié de façons variées et sa traduction arménienne au moyen d'un composé. Faut-il en conclure que le traducteur latin n'a pas su traduire, alors que son homologue arménien y est parvenu ? Ou bien faut-il considérer que le latin a fait le choix de ne pas traduire, parce que le mot ne devait pas être traduit ? Ces questions nombreuses sont-elles toutes purement spéculatives ?

Je penche pour l'hypothèse suivante : le traducteur latin, à une époque où la langue grecque est encore parlée en Occident, possède une bonne culture grecque du fait même de sa profession. S'il ne traduit pas, c'est parce qu'il juge que ses futurs lecteurs comprendront le mot grec. Il ne pouvait en effet pas imaginer le recul considérable de la pratique et de l'enseignement de la langue grecque en Occident deux siècles plus tard (Lemerle 1971, 9–10). Les circonstances pour lesquelles on s'abstient de traduire peuvent apporter une réponse satisfaisante à notre énigme. Le mot n'était pas intraduisible, comme le montre le traducteur arménien qui a su rendre ce terme spécialisé. Il ne s'agissait pas non plus d'un jeu de mots, rebelle à la traduction. En revanche, il pouvait s'agir de propos rapportés comme au chapitre 15 du premier livre de l'*Adversus haereses*,¹⁴ ou d'un nom propre pour lequel, même s'il était possible de le traduire, le traducteur n'en aurait rien fait, et ce peut encore être le cas du titre d'une œuvre fameuse. La transcription est alors fort possiblement le fait du traducteur lui-même, et non celui d'un copiste.

Phérécyde de Syros (Φερεκύδης) est un mythographe présocratique grec du VI^e avant J.C. connu pour une œuvre cosmogonique perdue : Ἑπτάμυχος. Les fragments restants (*Suidae Lexicon* 1928–1938, Phi 214, s.v. Φερεκύδης, vol. IV, 713) permettent de comprendre que le titre évoque sept cavités, grottes ou profondeurs qui se rapportent à un discours cosmogonique. La figure des sept cavités fait penser aux sept cieux profonds et hémisphériques.

Ce qui est à rapprocher de l'occurrence du mot եւթնստեան dans l'*Epidexis* et la description des sept cieux de la cosmologie christianisée d'Irénée. Si nous revenons alors au §20.1 du livre V de l'*Adversus haereses*, la dernière phrase :

Քանզի ամենայն ուրեք եկեղեցի քարոզելով զճշմարտութիւնն. եւ սա է եւթնստեան աշտանակ որ գՔրիստոսիւն քարձեալ կրէ զյոյսն:

pourrait ne plus se traduire : « Car l'Église prêche partout la vérité : et elle est le candélabre à sept branches qui porte la lumière du Christ », mais « Car l'Église prêche partout la vérité, elle est l'Ἑπτάμυχος qui porte la lumière du Christ ». Le terme Ἑπτάμυχος, choisi à dessein par Irénée de Lyon, serait alors une antonomase prenant la signification cosmologique du système armillaire des sept cieux, comme autant de cavités imbriquées, au-dessus desquels rayonne la lumière du Christ.

14. Dans les propos de Marc le Magicien rapportés par Irénée, nous trouvons plusieurs mots grecs translittérés pour le lecteur latin.

Les lecteurs d'Irénée savent l'étendue de sa culture (Bastit 2021). Pour rédiger la partie hérésiologique de l'*Adversus haereses*, il a mené une enquête minutieuse et utilisé le vocabulaire propre des gnostiques. Toute son œuvre est à l'aune de ces connaissances acquises par un travail approfondi. N'a-t-il pas fait ses études à Smyrne, une cité fondée par les Grecs où l'enseignement des sciences était très réputé ? Il est ainsi probable qu'Irénée ait connu l'Ἐπτάμυχος, l'œuvre alors fameuse de Phérécyde de Syros. Clément d'Alexandrie, Père de l'Église de culture grecque contemporain de l'évêque de Lyon, cite explicitement deux fois le présocratique dans le sixième *Stromate* (Clément d'Alexandrie 1999, 169–171).

Encore un argument. Si le traducteur arménien avait connu de l'œuvre cosmologique présocratique ne serait-ce que le titre, peut-être aurait-il inséré une petite note à destination de ses lecteurs qui ne pouvaient certainement pas la connaître. Cette hypothèse peut être avancée, car c'est ce que nous observons au chapitre 13 de l'*Adversus haereses*. Pour expliquer que le nom Œdipe évoque sa difformité (Οἰδίπους / pieds enflés), le traducteur a ajouté au nom ԵԼԻԴԻՊԻԿԱՅ / Œdipe le qualificatif ՎԻԶԱՍԿՈՒԻՆԻՆ / au pied de dragon. Le traducteur latin avait ici seulement nommé le héros grec.

7. Conclusion

Au terme de cette enquête spéculative, nous ne saurions trancher de façon certaine ; mais il est très probable qu'Irénée ait connu Phérécyde de Syros et sa cosmologie. Je pense que si le traducteur latin n'a pas traduit Ἐπτάμυχος, ἐπτάμυξος ou ἐπτάμυχος, c'est à dessein. Le traducteur arménien aura, quant à lui, fait son métier de traducteur et forgé l'adjectif եւթմուտեալ, un composé qui ne calque pas exactement le mot grec que la tradition latine a conservé.

Ainsi le lecteur arménien comprend qu'il s'agit du candélabre à sept branches alors que le terme grec n'évoque pas la moindre branche. Quant au lecteur latin, s'il connaît l'œuvre de Phérécyde de Syros, il pourra penser qu'il y a là une allusion à la cosmologie.

Références

- de Andia, Ysabel. 2021. « Le candélabre à sept branches, image de l'Église selon Irénée de Lyon ». Dans *Le fruit de l'Esprit : Études sur Irénée de Lyon*. Éditions du Cerf, 175–201.
- Bastit, Agnès. 2021. « Irénée de Smyrne (vers 130–vers 200). Essai de reconstitution d'un itinéraire et de ses contextes ». Dans *Irénée entre Asie et Occident*, éd. Agnès Bastit. Collection des Études augustinienes. Série Antiquité 210. Paris: Institut d'études augustinienes, 17–48.
- Bible de Jérusalem. 1998. École Biblique de Jérusalem. Paris: Éditions du Cerf.
- Chantraine, Pierre. 1983. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Paris: Klincksieck.
- Clément d'Alexandrie. 1999. *Les Stromates*. *Stromate VI*. Introduction, texte critique, traduction et notes, par P. Descourtieux. Sources chrétiennes, 446. Paris: Éditions du Cerf.

- Dulaey, Martine. 1983. « Le candélabre à sept branches dans le christianisme ancien ». *Revue d'Études Augustiniennes et Patristiques*, 29, no 1–2, 3–26.
- Eusèbe de Césarée. 2003. *Histoire ecclésiastique*. Traduction de Gustave Bardy revue par Louis Neyrand. Sagesses Chrétiennes. Paris: Éditions du Cerf.
- Ginzberg, Louis. 1998. *The legends of the Jews*, vols. 1 & 3. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press.
- Goodenough, Erwin. 1953. *Jewish Symbols in the Greco-Roman Period*, vol. 3. New York: Pantheon Books.
- Irenaeus. 1528. *Opus eruditissimum Divi Irenaei Episcopi Lugdunensis in quinque libros digestum, in quibus mire reteggit et confutat ueterum haereseon impias ac portentosas opiniones, ex uetustissimorum codicum collatione quantum licuit emendatum opera Des. Erasmi Roterodami, ac nunc eiusdem opera denuo recognitum, correctis ijs quæ prius suffugerant additus est index rerum scitu dignarum*. Basel: Johannes Froben.
- Irenaeus. 1639. *Irenaei lugdunensis Adversus Valentini, & similum Gnosticorum Haereses, Libri quinque*. Lutetiae Parisiorum, cum privilegio christianissimi regis. <https://archive.org/details/sanctiirenaeilugooovari/>
- Irenaeus. 1710. *Sancti Irenaei opera omnia*, ed. René Massuet. Paris: Coignard. <https://www.digitale-sammlungen.de/en/view/bsb11204225>
- Irenaeus. 1857. *Sancti Irenaei Episcopi Lugdunensis Libros quinque adversus Haereses*, ed. William Wigan Harvey, tom. II. Cantabrigiae, typis academicis. <https://archive.org/details/sanctiirenaeilooirengoog/>
- Irenäus. 1907. *Des Heiligen Irenäus Schrift zum Erweise der apostolischen Verkündigung. Eiz ἐπίδειξιν τοῦ ἀποστολικοῦ κηρύγματος*. In Armenischer Version entdeckt. Herausgegeben und ins deutsche übersetzt von Lic. Dr. Karapet Ter-Mëkërttschian and Lic. Erwand Ter-Minassiantz mit einem Nachwort und Anmerkungen von Adolf Harnack. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, 31 band heft 1. Leipzig: J. G. Hinrichs'sche Buchhandlung. <https://archive.org/details/texteunduntersuc31akad/>
- Irenaeus. 1910. *Irenaeus gegen die Häretiker. Ἐλεγχος καὶ ἀνατροπὴ τῆς ψευδωνύμου γνώσεως*. Buch IV und V in armenischer Version entdeckt. Ed. Karapet Ter-Mëkërttschian und Erwand Ter-Minassiantz. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, 35/2 = 3. Ser. 5/2. Leipzig: J. G. Hinrichs'sche Buchhandlung.
- Irénée de Lyon. 1969. *Contre les hérésies, Livre V*. Édition critique d'après les versions arménienne et latine sous la direction d'A. Rousseau moine de l'Abbaye d'Orval avec la collaboration de B. Hemmerdinger, L. Doutreleau s.j., Ch. Mercier, tome II, Texte et traduction. Sources Chrétiennes, 153. Paris: Éditions du Cerf.
- Kepeklian, Gabriel. 2021. *La version arménienne du Livre V de l'Adversus haereses d'Irénée de Lyon*. Histoire du texte, édition critique, traduction et notes, thèse. Louvain-la-Neuve: Université catholique de Louvain (forthcoming in 2024 as a monograph in the series CSCO, vol. 711, Scriptores Armeniaci 34, Louvain: Peeters).
- Lemerle, Paul. 1971. *Le premier humanisme byzantin: Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au Xe siècle*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Mercier, Charles. 1978. « L'école hellénistique dans la littérature arménienne ». *Revue des Études Arméniennes* XIII, 59–75.
- Muradyan, Gohar. 2012. *Grecisms in Ancient Armenian*. Leuven–Paris–Dudley, MA: Peeters.

- NBHL. 1836–1837. Gabriël Awetik'eān, Khach'atur Siwrmēlean, Mkrtych' Awgerean. *Նոր բառարանը հայկազգեսն լեզունի* [New Dictionary of the Armenian Language]. Venice: St. Lazarus Press. <https://archive.org/details/NorBagirkHaykazeānLezui1836/>
- Origène. 1964. *Contre Celse*. Tome III, Livres V et VI. Sources Chrétiennes, 147. Paris: Éditions du Cerf.
- Roszka, Step'anos. 1964. *Ժամանակագրությունը կամ տարեկանը եկեղեցականը* [Ecclesiastical Chronicle or Annals]. Vienna: Mekhitarist Press.
- Suidae Lexicon*. 1928–1938. Ed. Ada Adler. 5 vols. Lexicographi Graeci 1. Leipzig: Teubner (repr. Munich & Leipzig: K. G. Saur, 2001). <http://www.stoa.org/sol>
- Van Buren, A. W. 1908. "Inscriptions from Asia Minor, Cyprus, and the Cyrenaica". *The Journal of Hellenic Studies*, 28, 180–201.